Chapitre 1

La terre trembla de nombreuses fois encore, pour le meilleur et pour le pire. Elle libéra l'eau captive des sous-sols, et notre désert si aride fut couvert de mares, de cours d'eau, de sables mouvants, de dangereux marécages. Il y avait bien des puits dans notre vieille ville de Keraël, mais ils étaient taris depuis si longtemps que ses habitants avaient peine à croire qu'ils eussent donné un jour une seule goutte. Nous étions loin d'imaginer une telle quantité d'eau enfouie dans les profondeurs. Nous qui avions pensé mourir de soif, nous avions à présent des désirs de sécheresse.

Depuis l'effondrement de notre cité, avalée par la terre, je guidais la petite troupe qui avait eu la folie de voir en moi un chef. Lunerr, un chef. Je me sentais perdu, égaré, en proie à une insupportable terreur. Comment pouvais-je être celui qui les mènerait vers des lieux plus propices à la vie ? Certes, lorsque nous quittâmes les ruines de Keraël envahies par les brouillards empoisonnés, je sentais du courage et de la fierté d'être le seul à savoir qu'il existait un Ailleurs au-delà du désert, un monde peuplé de

gens à la couleur de peau et aux visages différents. Un monde où le savoir était bien supérieur au nôtre, où des constructions incroyables se dressaient vers le ciel, et dans lequel poussaient les arbres, ces immenses végétaux inconnus chez nous.

Je savais tout cela. Ken Werzh le vieillard érudit, source de tant de mes craintes, m'avait révélé le savoir perdu, les connaissances oubliées de mon peuple. Il m'avait ouvert l'esprit, élargi le regard, mais il avait aussi semé le trouble et l'inquiétude en moi. La moindre de ses affirmations était en opposition avec les enseignements des drouiz. Et si les livres et les objets découverts dans sa demeure m'avaient apporté des preuves d'un monde plus vaste, ils n'avaient été d'aucune aide sur nos croyances spirituelles. Ken Werzh et Brewal, le drouiz majeur, étaient tous deux morts en s'affrontant, sans avoir réussi à me convaincre de la validité de leur foi respective.

Je me retrouvais là, à la tête d'une petite tribu composée d'une centaine d'enfants et d'adolescents qui attendaient tout de moi. Ils étaient certains que je détenais un savoir secret pouvant les sauver de l'effroyable situation dans laquelle la vie les avait jetés. Ils maudissaient tour à tour les aëls, les anges du ciel, et les drouiz qui ne les avaient pas protégés du malheur, puis ils les priaient ensuite avec ferveur, demandant pardon d'avoir blasphémé, s'accrochant désespérément à ces protecteurs invisibles.

Les prières ne servaient à rien. Elles n'avaient épargné ni leur ville ni leurs parents. Je connaissais leur inutilité,

sinon mamig, ma petite maman, ne serait pas morte dans mes bras, sinon mamig, l'être le plus attentif, n'aurait pas été emportée en laissant derrière elle un fils aussi imparfait. Malgré les prières, mon père avait disparu dans le désert des années auparavant et à présent mamig gisait sous le sable et les pierres.

Alors, que nul ne compte sur moi pour m'adonner aux rites, pour chanter des cantiques. Ma foi reposait désormais sur peu de chose : les livres récupérés dans la bibliothèque de Ken Werzh, l'arc et les flèches, Mourf, mon petit animal agrippé à mon épaule, et Morgan, mon amie, celle que j'aimais et qui m'aimait d'un amour inavoué. Voilà, ma foi et mes espoirs étaient clairs : rester en vie, voir un jour une forêt, retrouver mon père s'il était vivant.

Nous passâmes les premières semaines à marcher en direction du soleil levant pour mettre le plus de distance possible entre nous et les gaz mortels jaillis des entrailles de la terre. Nous croisâmes par chance un petit troupeau de watusis qui s'était éloigné comme nous de la ville sinistrée. Les vaches semblèrent heureuses et rassurées de nous voir. Nous fîmes ce jour-là un festin de lait, soulageant les pis gorgés et douloureux.

Aucun de nous ne s'était jamais aventuré aussi loin de Keraël, et à dire vrai probablement aucun de nos parents non plus. Ken Werzh m'avait dit de quitter la ville, de partir vers l'Ailleurs. Je l'avais écouté. Grâce à Morgan, j'avais rallié à mon projet certains de mes camarades de classe et

d'autres jeunes garçons et filles rencontrés sur notre chemin. Aucun adulte ne souhaita nous suivre. Ils erraient comme des fantômes, incapables de quitter le lieu où ils avaient vécu, tellement persuadés qu'en dehors de Keraël il n'y avait point de salut. Les fous ! La mort était dorénavant la maîtresse de leur terre de naissance. Notre fuite dès le début du cataclysme avait été notre chance.

Heureusement, à part nous et les watusis, il y avait d'autres rescapés de la catastrophe, nos pitwaks. Nos petits animaux de compagnie nous réchauffaient le cœur. Ils étaient au nombre de trente, toujours sur les épaules ou dans les bras de leur maître. Trente pitwaks pour cent personnes. Comme tous les jeunes de Keraël en possédaient un, cela signifiait que deux tiers de ces petites bêtes avaient péri ou s'étaient perdues. Les pitwaks ont un tempérament familier et câlin, ils passent volontiers de bras en bras et ne sont pas avares de chatouillis ni de petits mots doux. Aussi, même les enfants qui avaient perdu le leur pouvaient-ils recevoir la chaleur amicale de ces créatures si singulières. Un seul pitwak dérogeait à ce comportement social, le mien, Mourf. Il montrait ses petits crocs à qui voulait le toucher. Au grand désespoir de Morgan qui avait vu le sien mourir et aurait bien aimé se consoler avec Mourf. Mais mon compagnon avait de la mémoire. Il n'avait guère apprécié ses commentaires lors de leur première rencontre. Elle lui avait tiré la queue, l'avait traité de pitwak difforme et avait même failli lui donner une claque. Depuis, il grognait dès qu'elle faisait mine de

vouloir le caresser, il resserrait sa queue poilue autour de mon bras et ses ventouses au bout de ses trois doigts adhéraient plus fortement à ma peau, histoire de bien lui montrer qu'il était inutile d'espérer la moindre affection de sa part. Il la fixait alors avec ses yeux en amande et lui lançait des regards de défi. Je me demandais s'il n'avait pas envie qu'elle le prenne de force, pour pouvoir se défendre et faire son petit dur.

Mais si personne ne pouvait l'approcher, tous appréciaient sa présence. Lors des premiers bivouacs, il chassa et tua les serpents qui s'aventurèrent près du campement. Les autres pitwaks, moins délurés, le regardaient faire avec de grands yeux. Ils ne connaissaient rien à la vie sauvage. Au cours de mon séjour de ramasseur de kraones aux abords du désert, Mourf était devenu un remarquable chasseur de reptiles. Son grand appétit fut la source de son audace. La chair des serpents était un délice qui le poussait à braver le danger et, finalement, rendait les risques insignifiants à ses yeux.

Seulement il ne pouvait plus chasser pour lui seul. Nous étions affamés. Les quantités de nourriture emportées avaient à peine suffi à nous alimenter une courte semaine. Nous fîmes cuire les serpents et, malgré toute notre réticence, nous les mangeâmes, ravis de nous mettre un peu de viande sous la dent.

Mon projet était de marcher tant que nous ne rencontrions pas d'autres humains semblables à ceux des livres secrets de Ken Werzh. Mais devant la faiblesse des uns et